L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 72 rue de Chartres

NOUVELLE-ORLÉANS.
MARDI, 29 OCTOBRE 1889.

Théâtre de l'Opéra.

ARRIVÉE DE LA TROUPE.—PETITE RÉTROSPECTIVE.

La dernière étape du voyage est achevée ; la troupe est arrivée hier vers trois heures, croyons nous, car il ne nous a ni personne pas allé aux renseignements et n'en savons rien de positif, ni ce n'est l'arrivée elle-même. Le concert n'a pas été repris de New-York à la Nouvelle-Orléans ; mais tout est bien qui doit bien, a dit Shakespeare ! l'important est que tout le monde soit à son poste, en fortionnate santé, en excellent humeur, bons amis-t-on. Ainsi soit-il.

Dans ancun chateau à l'ouverture de théâtre, au jour fixé, c'est-à-dire le mardi 5 novembre.

Sans doute bien des choses restent encore à faire pour terminer la partie décorative de la salle, pour donner la dernière main au ménage ; mais les travaux sont conduits à avec méthode, avec bon vouloir de la part de tous ; l'on peut être certain que chacun fera son devoir et que la nouvelle toilette de l'Opéra sera complétée à la date déterminée.

Quant aux artistes ils ont encore une semaine devant eux. On nous dit qu'ils ont supporté le voyage, comme de vieux explorateurs ; qu'ils sont en dispositions excellentes, et que, s'il le fallait, ils commenceraient vaillamment la fête dès aujourd'hui.

Le temps, lui, semble se porter à la circonstance ; il est tempéré, clément ; le thermomètre se maintient à une hauteur placide ; jusqu'ici rien ne menace les poitrines de ces dames et de ces messieurs.

Pour tout directeur le rhume s'est l'ennemi toujours, mais surtout alors qu'il s'agit d'une inauguration de saison. Le public est, en général, bon prince ; cependant, et nous ne savons trop pourquoi, il lui vient des quintes de scepticisme quand un premier sujet quelconque, à l'entrée d'une campagne, est pris ou se dit pris d'une quinte de toux, ou d'un coryza à jet continu ; "réplisant l'indulgence", par l'intermédiaire du régisseur, tout de noir vêtu et plaidant pour son client, dans la parenthèse de ses salutations bien sentie, bien correcte.

L'explique qui voudra, mais nombre de fâcheux s'imaginant fréquemment alors qu'on se trouve en présence d'un invalide de la voix, plaidant doliement les circonstances atténuantes d'une atteinte momentanée des bronches, des poumons.

Mais Dieu merci ! rien à craindre de ce côté-là ; on nous parle de voix charmantes, soutenant carrément, très aimablement aussi le répertoire, et ce serait le diable si, avec la douce atmosphère dont nous jouissons actuellement, quelque catarrhe allait se mettre de la partie.

Nous l'avons écrit maintes fois, les notes les plus encourageantes, les plus flatteuses nous sont venues de plus d'un coin sur la troupe actuelle et c'est en vérité avec confiance que nous voyons s'approcher les débuts.

Débuts ! ce mot s'adapte à la province française au sens qui n'est nullement applicable chez nous.

Là-bas, devant certaines parterres du moins, les trois débuts traditionnels sont souvent une sorte de question subie par le chanteur ; trop fréquemment la considération d'art se trouve de considérations d'individualités regrettées par tel ou tel groupe, de parti pris, de cabale, de coterie.

Il advient maintes fois que même à un talent éprouvé, incontesté, on rend la vie aussi rude que possible. Ils sont là une bande de jaloux avant la lettre, qui, épris, par contagion littéraire, de MM. et Mmes trois étoiles, mais étoiles du tout, voudraient bien se venger sur leurs successeurs de ce que ceux-là n'aient pas été dénigrés.

Vous voyez d'ici à quoi peut, dont abouter ce méchant système de clique. Il semble quelquefois à des avanies indigées à un artiste d'un talent manifeste ; ou le taquine, ou le harcèle de coups d'épingles ; coups d'épingles qui, répétés, finissent par creuser une blessure profonde ; et le malheureux ainsi atteint se décide souvent à réaliser, plutôt que d'attendre une exclusion dont le siège est fait.

Nous pourrions citer une foule de ces débuts qui ont été, en réalité, de cruelles injustices, de sottes butordises.

Il n'en va point ainsi à la Nouvelle-Orléans.

Rappelez-vous on suivez les débuts, vous y verrez invariablement un public à parti pris, nous n'en disconvenons point, mais parti pris de bienveillance, s'il vous plaît.

Très au courant des choses du théâtre, ayant beaucoup vu, entendu, en Europe comme ici, car grande partie en est voyageuse, il sait que le sujet, même le mieux aguerri à la rampe, est presque toujours ému au coup d'une émotion vive en paraissant devant un parterre nouveau.

Il sait encore qu'en matière de chant spécialement, ce trouble influe sur tout l'organisme, et que l'artiste a besoin souvent de se mettre quelque peu en communion avec cette assistance inconnue, pour rentrer dans le plénitude de ses moyens.

"L'émotion inséparable d'un premier début" ; le cliché est vieux, bien vieux assurément, mais il ne sera jamais démodé, car il sera éternellement vrai ; sauf chez quelques-uns organisations que le feu de la rampe ne décoloriste jamais, nulle part.

Et ma foi, s'il était vous dire toute notre pensée à cet égard, nous ajouterons que nous nous tenons instinctivement en garde contre ces très vaillantes individualités. Leur superbe dans l'audace nous produit un peu l'effet du bloc enfariné de l'Infantaise ; elle ne nous dit rien qui vaille.

Il ne nous déplaît pas, pour notre part, de voir se produire ces hésitations, ces émotions de l'artiste qui va au premier assaut d'un auditoire nouveau. Tout à l'heure il s'en prendra que mieux la place peut-être ; il y plantera plus solidement son drapeau. Un poltron révolté vous connaissez le proverbe ; qui peut dire où il ira ?

L'émotion est, d'ailleurs — règle à peu près invariable — l'une des caractéristiques du talent. Nous avons connu, à Paris et ailleurs, des impressionnés robustes cependant, des artistes de la plus haute volée, qui n'entraient jamais en scène sans éprouver un rude galop de peur. Et pourtant ils n'en pouvaient douter—le poeme dans la nuit le leur disait—c'était à une fête qu'ils allaient : la fête du succès.

Nous ne serons donc jamais surpris de retrouver ces symptômes d'inquiétude chez tout sujet, indépendamment la connaissance d'un parterre. Il est celui-ci à tenir compte de cet incident presqu'inévitable, essentiellement humain, et à ramener l'équilibre, par un accueil, des encouragements non équivoques.

C'est ce que ne négligeront jamais de faire le public néo-orléanais, dans son immense majorité du moins. Il rejette instinctivement les pratiques dont nous parlions plus haut ; il a un respect trop sincère de l'art pour infliger à ses interprètes d'humiliantes, de ravalantes épreuves.

Il juge sainement, mais, encore un coup, la bienveillance est la dominante de ses jugements.

Une se gaspille point à la recherche de la petite bête, comme on dit communément ; il pense peut-être que c'est l'emploi des grogne. A ceux du mal qu'il découvre il cherche bien plus qui le peut atténuer ; et quand il lui fait, de guet-apens, avoir des sévérités, de justes sévérités, il les manifeste à sa façon : par le silence.

Or si le silence est la lapen des vrais, il est aussi, n'en doutez pas, celle du mépris des coulisses.

Il ne nous appartient pas de parler ici au nom de nos éminentes confrères de la critique ; pourtant il nous sera permis d'écrire que leurs appréciations extérieures sont aussi pour premier mobile le bien vouloir, et que toujours ce leur est plaisir de faire à l'artiste la route aussi agréable, aussi douce que possible.

Il n'est plus souvent lorsqu'il leur fait cette prononcer une condamnation, ils le rhétoriquent, passe-moi le barbarisme, autant qu'ils le peuvent, et alors on ne la découvre guère qu'en lisant attentivement entre les lignes. Critique consentante, n'est-ce pas ?

Donc c'est un sentiment cordial que nous adressons à la troupe en même temps que la bienvenue. Et si nous nous tenons même passé la fantaisie de cette petite introduction, ce n'est pas que nous fait en eux hésite. Non, ils nous sont inconnus, soit ; soit vrai, mais l'échec nous en a rapporté d'amitiés bien chères, et leur passé nous paraît un bon garant que l'estime du public et la nôtre ne seront pas trompées. Nous avons simplement voulu leur donner un avant-goût, une idée de la n'est la population devant laquelle ils vont-ils paraître.

Et maintenant rappelons à nos lecteurs que le mise à l'oreille des places encore disponibles pour la première représentation sans bien après demain, à midi, à la Bourse des Expositions.

Cette nouvelle prise par l'administration, à la dernière heure, a été des mécontentements ; le résultat était facile à prévoir.

Néanmoins nous avons le devoir d'écrire que M. Mengé n'y est décidé seulement après consultation avec les appuis de l'Opéra.

L'abonnement, on ne l'ignore pas, est considérable ; il rapte peut des sièges de choix.

Or pour ceux là les demandes se multiplient d'une façon telle, les tracasseries étaient si nombreuses, que l'administrateur-général n'est déterminé en connaissance de l'ancienne, afin de ne pas encourir le reproche de favoritisme, afin de ne planer sur un terrain neutre, pour ainsi dire.

Nous n'avons point qualité pour intervenir dans ce débat entre la direction et les mécontents ; mais nous pensons ne pas trouver contradiction en évoquant qu'à ce moyen de l'ancien on nommait, tête bretonnement, dans les plus grandes villes de l'Union. Donc rien d'inédite, rétrange dans le fait actuel.

Pair ici spéculation s'en mêle fréquemment au début d'une campagne théâtrale. Par soi-même, par des intermédiaires, d'excellente enveloppe souvent, on parvient à obtenir au centième des sièges en grand nombre, et, le soir d'ouverture, on les vend aux retardataires à un taux de famine.

La vente à l'enchère aura peut-être l'avantage de décourager quelque peu ce trafic que partout on cherche à détruire sans en trouver le moyen.

Tout récemment encore cette spéculation faisait, à Paris, l'objet d'une conférence entre MM. Ritt et Gailhard, directeurs de l'Opéra et une Commission de la Chambre dont le mandat vient d'expirer. On y a signalé le mal ; puis directeurs et commissaires se sont séparés après longs pourparlers, mais toujours à la découverte d'un remède héroïque.

L. PLACIDE CANONGE.

Musée-Théâtre.

Les petites bourses sont en majorité ; c'est là une vérité Le Palice qu'il n'est pas besoin de démontrer. Elle se prouve une fois de plus, chaque jour, par ce qui se passe aux spectacles de M. Eugène Robinson, qui vous y admet pour la somme de 10 cents. Les visiteurs ne lui manquent à aucun moment de la journée, de 11 heures du matin à 10 heures du soir.

Grand Opera House.

La semaine s'est encore ouverte de la façon la plus heureuse : deux représentations de *Guilty without crime*, deux belles recettes.

Encore un drame que nous ne présenterons pas à nos lecteurs comme modèle de genre ; mais l'avez fait, nous devons ajouter que dimanche et hier le public l'a écouté attentivement et qu'il y a fait fort bon accueil.

Il a paru s'y plaire et a applaudi jusqu'aux scènes que la critique pouvait juger les plus contestables.

Du reste, il faut le reconnaître, les deux artistes dont les noms paraissent en vedette sur l'affiche : Mlle Rasmie Anton, M. Dore Davidson, ont certainement la plus grande part dans le succès.

Peut-être même n'est-ce pas aller trop loin que de dire qu'ils font la pièce ; n'en déplaise à l'auteur ou ses auteurs.

Ces deux sujets ont un mérite réel et leur entourage les sert heureusement.

Guilty without crime sera le spectacle de toute la semaine.

Dimanche prochain, changement de programme : *Held by the enemy*.

Théâtre St-Charles.

Mlle Agnès Herndon reste à la hauteur de sa réputation ; tel a été l'avis de l'auditoire immense qui, dimanche, assistait à sa rentrée.

Tous les sièges occupés ; un grand nombre les spectateurs debout.

La Belle Marie, tel est le titre de la pièce où l'artiste a reparu devant notre public. C'est un mélodrame sur un air connu ; toujours, ou à peu près, le monde affectionné sur les scènes américaines. Pas méchant comme littérature ; mais enfin des situations qui ne sont pas sans mouvement ; qui ont de ces violences aimées de la foule, et auxquelles même les plus vieux habitués du théâtre se laissent prendre.

Mlle Agnès Herndon a du talent, du tempérament ; cela n'est point à nier. De plus c'est une nature sympathique que la sienne ; et ce qui est toujours d'un sûr effet au théâtre, ses toilettes sont composées avec infiniment de goût, et elle les porte en vraie femme. C'est un succès.

A côté d'elle on a vivement applaudi aussi M. Elmer Grandin, dans le rôle de George Leighton.

Ce soir, troisième représentation de la *Belle Marie*.

☞ Charbon MONTEVALLO, 65 cts le baril.

L'EAU DE LA SOURCE DE LA PENSION GONTRIER, A COVINGTON, LES. — M. Léon Bolandard, chimiste français, ancien élève de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures de Paris, a fait, en 1885, une analyse de l'eau de la source de M. F. GONTRIER, à Covington, paroisse St. Tammany, Louisiane. Nous croyons utile de reproduire son rapport :

Je certifie avoir analysé l'eau citée ci-dessus et avoir trouvé que les corps étrangers qui entrent dans sa composition sont les suivants :

1. Acide carbonique libre.
2. Bicarbonate de chaux.
3. Sulfate de chaux (traces).
4. Chlorure de sodium.
5. Protoxyde de fer.
6. Acide crénique.
7. Hazzédie (faibles traces).

L'élément le plus important, en poids, parmi ces différents corps, est le chlorure de sodium : 263 mngs. par gallon. (263 milligrammes).

Acides ferreux est combiné à l'acide crénique, mais cette composition paraît assez instable, car une simple exposition de l'eau à l'air libre donne, au bout de peu de temps, un dépôt d'oxide de fer.

Je crois, d'après la composition ci-dessus énoncée, que cette eau est recommandable à plusieurs points de vue différents :

1. L'acide carbonique, contenu à l'état libre, la rend digestive :
2. Les 263 milligrammes de chlorure de sodium, contenus par gallon, en font un laxatif faible ;
3. L'acide crénique facilite les sécrétions urinaires.

M. Bolandard a travaillé, pendant dix mois, en qualité de sous-chimiste, au plus grand "Blast Furnace" (haut fourneau) des Etats-Unis—celui des MM. Carnegie Brothers & Co., à Braddock, Alleghany County, près Pittsburgh, Pennsylvanie. A son départ de Pittsburgh, le maison lui a donné ce certificat :

"27 août 1884.

"Par suite du mauvais état des affaires et, conséquemment, de la diminution nécessaire du nombre des employés, nous avons, à notre grand regret, été forcés de nous dispenser des services de M. Léon Bolandard, attaché au "Blast Furnace" comme sous chimiste. Nous l'avons trouvé capable et digne de confiance."

M. Bolandard était recommandé par M. Joseph Albrecht, ci-devant chimiste à la Monnaie de la Nlle Orléans.

☞ Charbon SPLINT, 45 cts le baril.

ROYAL
BAKING
POWDER
Absolument pur.
L'éclat de cette POUDRE est incomparable. C'est une nouvelle et pure vie dans ce l'ouvrage qui ne coûte ni cher ni plus cher, et qui ne coûte ni plus cher que celle qui ne coûte rien. Et elle ne coûte rien, et elle coûte plus cher que celle qui ne coûte rien. Et elle coûte plus cher que celle qui ne coûte rien. Et elle coûte plus cher que celle qui ne coûte rien.